

Commentaire

Numéro 154/Été 2016

Denis Kessler/Philippe Trainar
André Babeau/Didier Maillard
La question des inégalités
Gilles Saint-Paul La montée des
bobos Gérard Araud Le traité de
Versailles revisité Bassma Kodmani
Racines du conflit syrien Françoise
Thom Qui est Kirill ? Pierre Ecochard
La politique et l'euro Fabrice
Bouthillon/Jean-Thomas Nordmann
Pour ou contre l'École normale
Bernard Beignier Les études de droit
François Garçon L'apprentissage
François Fédier Heidegger Antoine
Antonini Proust Henry James Renan

[le texte qui suit est la « version auteur » d'une chronique parue dans Commentaire n°154, été 2016, p. 398-401 – [sommaire](#)]

Pour une critique *raisonnée* de la technique et de l'internet

La science et la technique peuvent bien évidemment être critiquées, et doivent l'être, notamment sous les aspects de destruction de l'environnement, de perte de liens entre l'homme et la nature ou entre humains eux-mêmes (liens de *convivialité*, pour reprendre le terme d'Ivan Illich), de sujétion toujours croissante à la consommation. Cette critique a été portée de longue date, depuis Rousseau jusqu'à certains philosophes du XX^e siècle à redécouvrir, comme Illich donc, Jacques Ellul, Bernard Charbonneau – sans oublier des écrivains comme Georges Bernanos ou René Barjavel.

On assiste cependant, en France notamment, à l'essor médiatique d'une critique de la technique fondée sur des ouvrages ayant la particularité d'être à la fois académiques *et* militants – un exemple en est la critique de l'internet qui se développe depuis quelques années. Certes, depuis l'affaire Snowden (2013), qui a mis au grand jour une utilisation intensive de nos données personnelles, et depuis que la stratégie des géants américains de l'internet est mieux comprise dans toute son ampleur, on doit évidemment porter un regard critique sur le développement de l'internet, des données de masse (« le big data »), des réseaux sociaux et de leurs algorithmes : faut-il pour autant abandonner tout discernement quant à l'analyse des usages effectifs et massifs de l'internet (comme par exemple l'accès à la connaissance) *vs.* ses dangers potentiels, comme certains auteurs nous y pressent¹ ?

De nouveaux mots en *-isme* fleurissent, tout aussi frappants que peu conceptualisés. La philosophe Cynthia Fleury évoque le « probabilisme² » – selon elle, « on va liquider la pensée en s'en remettant à une machine », pas moins. L'essayiste américain Evgeny Morozov, en guerre justifiée contre les gourous transhumanistes de la Silicon Valley,

1. Voir par exemple Cédric Biagini, Guillaume Carnino, Cécilia Izoard, Pièces et Main d'Œuvre, *La Tyrannie technologique. Critique de la société numérique*, éditions L'Échappée, 2011 ; Eric Sadin, *La Vie algorithmique. Critique de la raison numérique*, éditions L'Échappée, 2015. Le philosophe Paul Virilio, pourtant rarement cité, fut un précurseur de cette critique des réseaux (p.ex. *La Bombe informatique*, Galilée, 1998).

2. Cynthia Fleury, interview *La Croix*, 31 mars 2014 (en ligne).

parle de « solutionnisme³ », qui serait leur propension à voir en l'internet la solution à tous les maux – solution qui éviterait de se poser les vrais sujets politiques, et effacerait même toute conscience politique. Vu de la Silicon Valley comme d'ici, il est clair que l'utopie libertarienne qu'a été l'internet à ses débuts⁴ – vouloir remplacer la politique, jugée décevante, par les liens sociaux créés *via* le Net – est allée au-delà de ses propres espérances. Il est possible qu'en effet la technique ait remplacé la politique : par certains aspects, cette utopie s'est à présent retournée contre ses promoteurs libertariens, pris dans les rets – comme nous tous – d'une Toile dont « se sont emparé⁵ » à leur profit les pouvoirs politiques, démocratiques ou non, notamment *via* divers dispositifs et lois de surveillance.

Dans ce contexte, des concepts tels que le « solutionnisme » peuvent certes nous aider à décoder certains discours politiques de lendemains qui chantent : les trompettes du « numérique à l'école » (toujours réembouchées à l'occasion, et quasiment toujours à l'identique depuis une bonne quinzaine d'années), venant à l'appui de la réforme en cours du collège, et parfois présenté comme allant résoudre tous les problèmes de l'Éducation nationale, peuvent être considérées comme un exemple du « solutionnisme » dénoncé par Morozov. Un autre exemple en est la façon dont internet a été présenté par le gouvernement français à la suite des premiers attentats terroristes de janvier 2015, comme un bouc émissaire : l'internet serait « la fabrique du djihadisme » – ce qui a permis, notamment avec la loi renseignement, d'entretenir une communication politique immédiate et durable sans nécessairement s'attaquer à d'autres causes plus profondes. Il s'agit là d'un « solutionnisme inversé » : dans le cadre de l'école, l'internet est présenté comme la solution miracle, tandis que dans le cadre de la sécurité intérieure, il est présenté comme la cause de tous les maux – mais le même type de ressort est à l'œuvre, les acteurs jouant à fronts renversés dans les deux cas. C'est d'ailleurs l'une des limites de la parole de Morozov, qui ne dénonce le solutionnisme que quand celui-ci exalte l'internet.

3. Evgeny Morozov, *Pour tout résoudre cliquez ici ! L'aberration du solutionnisme technologique*, FYP éditions, 2014 (trad. de *To Save Everything, Click Here: Technology, Solutionism, and the Urge to Fix Problems that Don't Exist*, 2013). E. Morozov a été l'invité du journal *Le Monde* le 26 septembre 2015 à l'Opéra-Bastille, dans le cadre de la manifestation « Le Monde Festival » (voir Twitter #MFMorozov).

4. Fred Turner (*Aux sources de l'utopie numérique : De la contre-culture à la cyberculture*, C&F Éditions, 2012) montre bien la filiation entre le mouvement hippie des années 1970 et la naissance de l'internet.

5. L'anthropomorphisme « s'emparer de », souvent utilisé à propos d'internet ou d'une technologie donnée, est un poncif récurrent dans les discours d'exaltation technophile.

Cet exemple montre cependant comment une grille de lecture (comme celle du « solutionnisme »), utile à avoir en tête tout en la sachant incomplète et idéologique, devient à travers la presse une antienne sur les méfaits de l'internet, actuels ou à venir : ce qui détonne ou dénonce a toujours un plus grand écho, au détriment d'une réflexion plus approfondie.

De la même manière, s'est développée récemment une forme d'alerte à l'algorithme : certains auteurs, connaissant peu ce mot, et pas du tout ce qu'il recouvre⁶, en viennent à le présenter comme un danger potentiel – un lendemain qui dans ce cas déchanterait. Dans un discours qui (n') est (qu') une adaptation aux techniques modernes (l'internet notamment) de l'idée de Günther Anders (1956) d'une *technique devenant autonome*, certains philosophes nous avertissent de la possibilité d'un algorithme de tous les dangers, devenu lui-même autonome. Certes, entre la position scientifique d'un informaticien de renom qui qualifie l'ordinateur de « complètement c**⁷ » et les positions alarmistes de ces auteurs, la vérité doit être au milieu : mais il importe de la chercher, sur le fondement d'analyses plus précises et sans doute plus techniques, au cas par cas⁸ plutôt qu'à travers des généralités qui, dans un sens ou dans l'autre, apparaissent souvent simplistes.

*

C'est en ce sens que, s'il est nécessaire d'avoir un regard critique sur la technique, cette technocritique doit se faire au sens le plus neutre du mot *critique* – à charge mais aussi à décharge. Elle doit sans doute aussi se faire sur un fondement plus technique que ne l'est la technocritique actuelle : c'est-à-dire avec une compréhension plus extensive de la *res technica* – en assurant un minimum de vérifiabilité, sans tomber, difficile ligne à tenir, dans un discours d'expert trop spécialisé.

D'autres philosophes avaient d'ailleurs énoncé ce programme de travail – là aussi notre présent discours n'est qu'adaptation du leur... Ainsi Jean-Pierre Sérés déplorait-

6. Voir par exemple Barbara Cassin, *Google-moi, La deuxième mission de l'Amérique*, Albin Michel, 2007, où l'auteure se risque de manière amusante, hors de son domaine de compétences, sur la notion d'algorithme.

7. *Rue 89*, entretien de Gérard Berry avec X. de La Porte, 1^{er} février 2015 (en ligne).

8. Le député J.-Y. Le Déaut, spécialiste des questions de recherche, co-président de l'OPECST, indiquait à juste titre qu'il était difficile d'évoquer « les OGM » en général – qu'en revanche il était important de regarder si « tel OGM donné » comportait des risques ou non (conférence AJSPI Association des journalistes scientifiques de la presse d'information, Assemblée Nationale, 2013)

il que « la technophobie contemporaine [soit] largement répercutée par ceux qui font profession de philosophie, [...] croyant défendre des paradoxes quand ils banalisent des contre-vérités ». Il ajoutait subtilement : « Une critique de la rationalité technique doit *aussi* (et elle est la seule à le *pouvoir*) prendre en charge les apparences où se complaît la technophobie⁹. » De son côté, le philosophe de la communication Lucien Sfez indique, à propos de l'autonomie de la technique par rapport à l'homme et à la société, que « toutes les réponses que l'on peut faire sont idéologiques, car non seulement elles règlent le problème selon des protocoles particulièrement fragiles puisque fondés sur des croyances, mais encore elles le règlent de manière à transformer ces visions particulières en vérités générales ». Il déplore que « les philosophes se cantonnent généralement dans ce style de réponses » : ce sont non des positions mais des « postures [...] lourdement grevées et d'idéologie et de poncifs ». Compte tenu de l'impact de plus en plus grand de la technique sur nos sociétés, Sfez met en garde contre « les dangers des réponses manichéennes¹⁰ », *i.e.* dans un sens ou dans l'autre.

*

Autrement dit : technophilie et technophobie aigües sont souvent les faces d'une même réalité – comme cela a été le cas depuis la première révolution industrielle, il y a 250 ans – et sont à étudier en tant que telles. Il est frappant de constater que souvent les discours technophobes s'en prennent à des applications *à venir*, entrant ainsi dans le jeu des discours technoprophétiques et crédibilisant des annonces parfois peu solides¹¹. Une autre illustration de ce prisme biface est la notion de « rupture anthropologique » (l'homme est en train d'être modifié par la technique) : elle est mise en avant à la fois par les technophiles transhumanistes, qui l'exaltent, et par les technocritiques aigus, qui la voient pleine de dangers. Mais vivons-nous réellement une « époque de rupture » ? Cette propension de chacun à voir comme telle l'époque dans laquelle il vit est une caractéristique humaine (qu'on peut appeler *époqualisme* : encore un mot en *-isme* !), partagée à toutes les époques – on peut en trouver trace

9. Jean-Pierre Sérís, *La Technique*, 1994 (rééd. 2000, 2013). J.P. Sérís (1941-1994), décédé prématurément, était philosophe des sciences et des techniques à l'École normale supérieure.

10. Citations extraites de Lucien Sfez, *Technique et idéologie*, Le Seuil, Paris, 2002.

11. Un exemple, parmi de nombreux autres : « la balance, transformée en coach numérique, ou les fourchettes qui analysent notre alimentation » (E. Sadin, « Il est impératif de contenir la puissance du technopouvoir », *Libération*, 22 mars 2015).

répétitive dans les années 1970, 1950, 1930, de manière souvent liée à la perception de la technique. Comme on peut trouver trace à travers tout le XX^e siècle d'arguments technocritiques en tous points analogues à ce qui est souvent présenté comme une réflexion contemporaine novatrice : ainsi Jacques Ellul (*Le Bluff technologique*, 1988) avait-il inventé le « solutionnisme » bien avant la lettre, quand il écrivait que « la technique nous est dorénavant présentée comme la seule solution à tous nos problèmes collectifs ou individuels » – c'est même sa définition du *bluff*.

Il ne s'agit pas de nier l'impact et les conséquences des mutations sociétales générées par le numérique, mais de garder la tête froide, et notre capacité de raisonnement intacte, sur les avantages effectifs et les dangers réels du phénomène. Serions-nous condamnés : d'un côté à nous laisser bercer, dans notre *petite poussette*, par des récits lénifiants d'exaltation de la technique¹², ou par l'idée démagogique d'une prétendue « déconnexion des élites¹³ » à laquelle il faudrait remédier d'urgence – voire même par celle, plus démagogique encore et non étayée scientifiquement, d'une vie éternelle, dans un discours transhumaniste faisant curieusement abstraction des guerres, meurtres et suicides ? De l'autre côté, à voir opposé à un prétendu paradis technologique un enfer de type *GoogHell*, dans lequel les États et/ou le grand capital californien nous enserreraient dans une « tyrannie technologique » et dans des « vies algorithmisées » ?

L'actualité (comme par exemple la récente « loi renseignement » en France) peut fournir à chacun l'occasion d'exercer son discernement entre ces positions extrêmes. Aidé par des discours plus raisonnés, chacun de nous peut être en mesure de se faire son opinion sur le sujet des technologies. C'est dans cet objectif que nous en appelons, au niveau académique comme au niveau des médias, à laisser place à une critique et à une exaltation toutes deux moins passionnelles, à une critique *raisonnée* de la technoscience et de l'internet¹⁴.

Alexandre Moatti est ingénieur en chef des Mines, chercheur associé à l'université Paris-Diderot et auteur de Au Pays de Numérix (PUF, 2015).

12. Voir par exemple Michel Serres, *Petite Poucette*, Pommier 2012, qui a connu un succès certain.

13. Laure Belot, *La Déconnexion des élites. Comment internet déränge l'ordre établi*, Les Arènes, 2015.

14. L'auteur remercie Adrienne Charmet, Jonathan Chibois, Romain Gaillard, Catherine Psilakis et Jérôme Segal de leurs remarques sur ce projet d'article, qui n'engage que son signataire.